

Rien d'elle absolument, dans le livre de M. Léopold Giraud. Tout y est net, lucide; le mot y sert toujours d'armure à la pensée qui, concise et forte, fait image d'elle-même sans vain accessoire. Aussi bien, je ne crois pas me tromper en disant que ce grand respect de la forme n'a pas été inutile au succès si légitime de la *Science des Athées*. Quand un livre a l'honneur de soulever comme celui-ci des haines et des colères dans le camp de la libre-pensée, vous pouvez conclure que ce n'est point un livre ordinaire. Pourquoi donc le silence de quelques grands journaux catholiques à l'égard de cet ouvrage? Ce silence est d'autant plus inexplicable que la *Science des Athées* a fourni à la polémique chrétienne les armes les mieux trempées, les plus solides. Les étrangers ne se sont pas mépris. L'ouvrage de notre collaborateur vient d'être traduit en allemand par M. G. Barckaus, professeur à Heinsberg, et en italien par le chevalier Cely Colajani. M. Colajani surtout a fait mentir une fois de plus le méchant proverbe en honneur parmi ses compatriotes: *Traduttore, traditore*. La *Scienza degli Atei* (Firenze, 1867) ne peut manquer de faire un grand bien parmi cette jeunesse italienne qui n'a pas encore définitivement divorcé avec le catholicisme.

Dans le pays des Solidaires, le livre de M. Léopold Giraud a été vulgarisé par un Belge de beaucoup d'esprit, l'auteur de la *Foi, du bon sens et des faits*. Il en a reproduit les idées principales dans sa brochure sur les *Nouveautés de l'Epoque*, où, par parenthèse, se trouve une théorie linguistique contestable, mais intéressante et fort ingénieuse.

En France, la première édition de la *Science des Athées* est épuisée. Il serait à désirer que la deuxième édition ne se fit pas longtemps attendre. En ce livre, l'erreur a rencontré une bonne épée qui lui barre l'entrée de cet Eden scientifique dont elle a détourné subrepticement les trésors, méconnu volontairement les merveilles et profané méchamment les mystérieux arcanes.

F. BOISSIN.

* * * Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toutefois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

* * * Malheur à celui qui, dans le calme de son cœur, peut désirer mourir tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, un bonheur à soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer!

* * * A l'égard des princes, je dirais comme les protestants pour un plus haut maître:—Le service sans le culte.